

## Être cinéphile en 2016

Robert Daudelin

---

Number 177, May–June 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/81933ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

24/30 I/S

### ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this article

Daudelin, R. (2016). Être cinéphile en 2016. *24 images*, (177), 21–27.

# ÊTRE CINÉPHILE EN 2016

table ronde animée par Robert Daudelin

La cinéphilie, que d'aucuns prétendent être une invention française des années 1950, est sans doute, sous une forme ou une autre, aussi vieille que le cinéma lui-même. Pour des raisons multiples (mystère de la projection, obscurité des salles, etc.), le septième art, dès son apparition, a déchaîné les passions, négatives (« invention sans avenir », « divertissement d'ilotes », « une saleté »), autant que positives (« art du siècle », « synthèse de tous les arts »). Les surréalistes l'adoraient, y voyant l'incarnation du rêve; l'Église le dénonçait, y décelant un projet diabolique. Le cinéma avait ses amoureux, passionnés et inconditionnels, lesdits cinéphiles. Mais il a récemment – depuis 20 ans, disons – changé et la cinéphilie aussi, en cette époque du « miracle numérique ». C'est ce que nous avons voulu examiner de près avec quatre jeunes épris des vues animées.

**Le terme *cinéophile* décrit-il bien votre rapport au cinéma? Vous donne-t-il le sentiment d'appartenir à un mouvement, à une communauté spécifique de spectateurs?**

**Apolline Caron-Ottavi.** Ce terme caractérise bien mon rapport au cinéma: il signifie le désir de voir des films, d'en voir beaucoup, un désir qui m'a habitée quand j'étais très jeune. Il y a d'abord eu la consommation des films en quantité. Puis le désir d'approfondir des choses, de découvrir des cinéastes. C'était d'abord quelque chose de personnel, qui devient une forme de mouvement quand tu rencontres des gens avec qui tu peux partager tes découvertes. Mais ce n'est pas quelque chose de toujours évident; pendant longtemps mon désir de cinéma a été une passion très solitaire. Puis, ayant décidé d'étudier dans ce domaine, j'ai connu des personnes avec qui j'allais voir des films pour ensuite en discuter.

**Ariel Esteban Cayer.** Pour moi, ça a d'abord été une expérience solitaire, puis tu te rends vite compte que tu appartiens à une communauté de spectateurs. Mais dans mon cas, ce n'est pas quelque chose qui a pris l'ampleur de ce qu'a décrit Antoine de Baecque dans son livre. Les lieux autour desquels s'est construite la cinéphilie en France n'étaient tout simplement pas pour moi. L'image du cinéophile qui gambade de salles en salles à Paris n'a rien à voir avec moi. Mais peut-être ces lieux n'étaient-ils pas nécessaires à la cinéphilie telle que je l'ai vécue ici. Celle-ci s'est beaucoup développée à travers le club vidéo qui, là encore, était une expérience solitaire. La cinéphilie, c'est une façon de naviguer avec sa passion. C'est aussi un élan: une façon particulière de consommer les films qui, avec le temps, devient une sorte de discipline qui te pousse à chercher, à accompagner ta fréquentation des films de quelque chose d'autre – c'est plus une discipline personnelle, qu'une appartenance à une communauté de vues.

**Pascal Plante.** « Cinéophile », c'est un terme que j'utilise. Il traduit un amour du cinéma, mais c'est aussi un mot qui évoque la quantité: quand je parle avec quelqu'un qui se dit cinéophile, je m'attends à ce que cette personne ait consommé beaucoup de films. Ce n'est évidemment pas uniquement quantitatif! Ma cinéphilie n'est pas

née d'une théorie ou d'une démarche intellectuelle. Quand tu découvres le cinéma très jeune, tu ne commences pas par lire Bazin ou Deleuze, ni par voir les films de Béla Tarr ou de Bergman; tu commences par remarquer quelque chose de différent dans un film hollywoodien. Quand tu as 12 ou 13 ans et que tu vois un film d'un de ces cinéastes cinéphiles – Quentin Tarantino, Wes Anderson, Steven Spielberg, Tim Burton à une certaine époque – qui ont un peu plus d'idées que la moyenne, il se crée une espèce d'entonnoir qui t'emmène dans un autre monde, de plus en plus pointu. Et tu vas te retrouver un jour à naviguer dans le cinéma expérimental de Kenneth Anger et autres. Plus tu es passionné, plus tu veux voir de films et plus tu souhaites te faire surprendre. Tu recherches les œuvres les plus excitantes, les plus singulières: tu deviens accro!

**Alexandre Fontaine Rousseau.** Quand on parle de cinéphilie, c'est presque fatal, on se reporte à l'exemple français, parce que c'est un exemple qui a été « raconté », qui a déjà son histoire officielle, ses lieux. Quand je regarde notre cinéphilie, je constate qu'elle a aussi ses lieux, même si ce n'est pas une cinéphilie « pure », comme celle des Français. L'histoire de la cinéphilie de notre génération n'a pas encore été racontée. Pourtant les lieux



Cris et chuchotements (1972)



Le Parrain (1972)

qui faisaient partie de notre ordinaire, comme les clubs vidéo, sont en train de devenir des espaces « commentés », des espaces dont on va pouvoir parler avec nostalgie : « dans mon temps, il y avait une place avec des films sur les murs et je pouvais passer une heure à regarder les boîtiers ; finalement j'en choisissais un à cause de l'image de la pochette ; ou j'en prenais trois parce qu'on était mardi et que c'était le jour du spécial... ». Dans un club vidéo, il y avait toujours plusieurs sections : adolescent, la première fois que tu t'aventures dans la section « horreur », tu vis un truc un peu transgressif... J'ai grandi dans l'Outaouais et on était plutôt bien servis en termes de cinéma de répertoire : il y avait une salle qui programmat des films hollywoodiens, mais aussi du cinéma étranger, mais surtout j'ai grandi en traversant à Ottawa pour aller au cinéma ByTowne qui a été pour moi une véritable école : la programmation était exceptionnelle. Je courais chercher le programme au magasin de disques, je l'épinglais sur mon mur et je planifiais mon mois. Je me souviens d'y être allé, alors que j'avais 15 ou 16 ans, pour revoir *Le Parrain*, que je connaissais déjà en VHS, mais que je voulais voir en 35mm. Le ByTowne était unique et continue de l'être aujourd'hui. Je ne connais pas de salle à Montréal qui propose une telle programmation. Il y avait aussi le Mayfair qui faisait des programmes doubles : deux *Indiana Jones* par exemple...

**PP.** Encore une fois, il s'agit de stratégies qui alimentent la quantité. Si on crée des occasions pour que tu en voies plus, tu vas en voir plus, comme le système des cartes qui existe en France et qui t'incite à aller souvent au cinéma : dans ce cas, on ne parle plus d'un film par mois.

**ACO.** Moi qui ai grandi en France, j'ai beaucoup pratiqué le système des cartes qui t'ouvrait la porte des grands complexes, aussi bien chez MK2 que dans certaines salles Art et Essai. On consommait le plus possible pour bien remplir notre mois.

**AFR.** C'est un peu ce qui nous arrive maintenant avec les festivals : on prend un abonnement et on voit quatre films par jour, et ce pendant sept ou dix jours d'affilée. Du coup, ta vie normale est déstabilisée du fait de voir autant de films et tout le monde se demande pourquoi tu as l'air si fatigué ! Sans compter qu'arrive un point où tu n'as même plus le goût d'y aller et que tu risques de dormir pendant le film... Mais tu conçois ça comme un devoir !

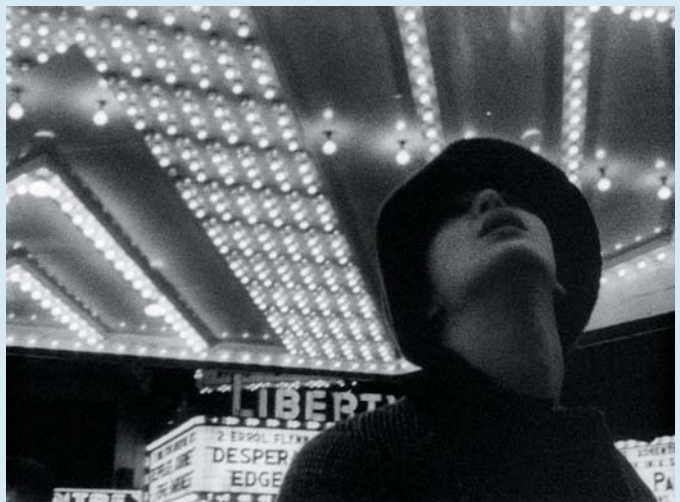
**ACO.** Faut dire qu'à Montréal les festivals sont aussi là pour combler un manque, palier ce qui ne se passe pas en salles commerciales...

**AEC.** De nombreux cinéphiles prennent même des congés au moment des festivals pour voir le plus de films possible. Quant aux lieux que vous évoquez et qu'on peut se remémorer avec une espèce de nostalgie, voire de romantisme, dans mon cas, ma cinéphilie correspond à la disparition de ces lieux. C'est intéressant de se dire qu'il y a une génération avant nous dont la cinéphilie, si je puis dire, a été « stable ».

**PP.** Ceci dit, la cinéphilie a toujours existé ! Orson Welles raconte qu'il regardait *Stagecoach* chaque soir durant le tournage de *Citizen Kane* : son admiration pour John Ford, c'était sa cinéphilie !

**AFR.** Cette perspective historique est vraiment intéressante, dans la mesure où elle peut guider notre propre cheminement. Tu peux découvrir et aimer un réalisateur des années 1970 et chercher à identifier ses sources d'inspiration...

**PP.** C'est ce qui m'est arrivé quand j'ai vu *Shadows* la première fois. Je me suis demandé d'où pouvait bien sortir un tel film. Ce tournage dans les rues, sans éclairage... Tu dois comprendre qu'il y a eu des documentaristes avant John Cassavetes qui ont expérimenté.



Citizen Kane (1941) et Shadows (1959)

Arrive un moment où tu as assez de références – héritées de ta cinéphilie? – pour trouver toi-même les réponses. Tu cherches des assises solides : le premier film parlant, le premier film en couleur, etc. Mais tu te rends vite compte que ce n'est pas aussi simple : tout film est le produit de multiples influences. Il n'y a pas véritablement d'assises solides. Non, Griffith n'a pas inventé le montage parallèle... Doit-on remonter à *L'arrivée d'un train en gare de La Ciotat*? C'est le vertige cinéphile!

**C'est intéressant que vous évoquiez les lieux, si importants pour la génération qui vous a précédés. Mais vous, qui voyez beaucoup de films, où les voyez-vous? En salle? Sur DVD? À la télé? Sur votre ordinateur, grâce à des liens?**

**AFR.** Oublions la télé : c'est fini ! Moi, je suis arrivé à Montréal il y a une douzaine d'années et je n'ai pas installé la télé chez moi, je n'ai pas fait usage des oreilles de lapin que mes parents m'avaient données. La télé ne m'a jamais manqué et j'ai l'impression que ma cinéphilie s'est définie autrement : je vais voir des films quand je décide d'y aller ; je n'attends pas qu'un film passe à la télé. Récemment des gens se sont plaints en disant que les Jutra ne faisaient pas la promotion du cinéma québécois parce que les films n'étaient pas présentés à la télé. Or les films en compétition avaient été mis en ligne gratuitement pendant quatre jours, ce qui était une initiative valable.

**AEC.** Pour moi, c'est clair, la télévision ne fait plus partie de l'équation. Les gens vont toujours vouloir aller en salle parce que ça offre une expérience différente. Regarder un film à la télé, ou en Blu-ray, ou sur ton ordinateur, c'est autre chose. Il y a déjà une différence entre regarder un film sur Blu-ray et regarder un film sur le petit écran de son ordinateur parce que l'aspect hypnotisant de certains films est parfois ruiné. Par ailleurs, il y a des films qui sont faits pour être vus en salle et pas autrement.

**Mais justement, vous voyez les films plutôt en salle, ou autrement? Est-ce un choix qui vous préoccupe?**

**AFR.** Ça me préoccupe dans la mesure où je préférerais toujours voir les films en salle. Ceci dit, les salles ne me permettent pas de voir tous les films que je veux voir ; un film que je veux regarder à tout prix, je préfère le voir sur mon ordi, ou en DVD, plutôt que de m'en priver parce qu'il ne passe pas en salle.

**AEC.** La télé est vouée à disparaître. Il y a tout un pan de ce médium que les gens de notre génération ne comprennent plus. Par exemple, la télé ne permet pas le libre choix : le film passe à telle heure et tu dois être devant à ce moment-là. Or on s'en va vers un modèle où les gens veulent pouvoir décider. Par ailleurs, j'aimerais pouvoir tout voir en salle, mais je sais aussi que, si je rate un film en salle, il me reste plusieurs options pour le rattraper ultérieurement. Je fais donc mes choix de films en fonction de ce qui me tente de voir, plus qu'en fonction des possibilités qu'offrent



2001, *l'Odyssée de l'espace* (1968)

les salles. J'ai l'impression que, dans la cinéphilie actuelle, il y a un certain goût du risque, un désir d'être un hors-la-loi qui peut tout voir, en tout temps!

**AFR.** Je sais très bien que je ne suis jamais aussi concentré sur un film quand je le vois autrement que dans une salle de cinéma. Chez moi, j'ai beau baisser les lumières, la possibilité d'appuyer sur « pause » existe toujours. Si le film ne t'accapare pas totalement, il est toujours tentant d'aller voir ce qui se passe à côté, en te disant que tu rattraperas. En dehors de la salle, le rapport au film est fondamentalement différent.

**P.P.** On fait tous ça, aussi cinéphiles que nous soyons. Cela peut aussi être dangereux d'avoir toujours le choix de quitter un film... Si tu es en salle et que tu regardes un film qui ne te plaît pas, l'expérience que tu vis n'est pas nécessairement agréable mais c'est très difficile de quitter le lieu : tu as contracté un « engagement », tu as payé pour être là. Si tu loues un film, cette forme d'engagement existe encore un peu, mais si tu es sur Netflix et que le film ne te plaît pas, tu le quittes et ça s'arrête là. Je pense qu'il ne faut pas perdre ce genre d'engagement envers une œuvre, sinon tu ne te donnes même pas la possibilité de te faire dépasser par l'œuvre... Quand tu vois *2001* de Kubrick à 13 ans et que tu te dis « C'est quoi ça? » : c'est correct ! Après ça, le film te colle à la peau et tu le revois, tu le « revisites », justement parce qu'il t'avait dépassé la première fois. Mais pour pouvoir vivre ça, il fallait le regarder jusqu'au bout ! Si tu décides d'abandonner le film parce que son langage t'échappe ou que tu n'as pas les connaissances pour l'apprécier, tu te privas de l'occasion de découvrir quelque chose. Dans l'histoire de ma cinéphilie, les films qui m'ont vraiment marqué, ce sont justement des films qui m'avaient déstabilisé – en salle, dans la plupart des cas. Tu vois une œuvre, qui t'ouvre à une autre œuvre, qui t'ouvre à une autre œuvre – ce que j'appelle le « rabbit hole ».

**De fait vous accédez à la thèse de Raymond Bellour<sup>1</sup> qui soutient que l'expérience cinéma ne peut exister qu'en salle – « dans la salle et dans la séance », dit-il. Prisonnier, dans le noir.**

**PP.** C'est exactement ce que je veux dire par « engagement ».



La dolce vita (1960)

**AFR.** Sans compter que, quand tu vas voir un film en salle, surtout si tu viens de vivre une expérience particulièrement troublante, tu peux sentir le « réel altéré ». Je me souviens encore du jour où je suis allé voir *Berberian Sound Studio* (Peter Strickland, 2012) où tout est tellement axé sur le son que je me suis mis à tout écouter de manière obsessionnelle en me promenant dans les rues à la sortie du film. Ça n'aurait pas pu m'arriver si j'avais vu le film dans mon salon ! Dans ton cadre domestique, tu classes le truc « 3 étoiles » et tu passes à autre chose...

**ACO.** Mon expérience est un peu différente. J'ai une cinéphilie « vieux jeu », qui s'est constituée dans les salles. Et je ne peux pas m'empêcher de penser que la mémoire des films est toujours plus vive quand je les ai vus en salle, même si je me fais une rétrospective complète, chez moi, sur grand écran Blu-ray. Il y a des éléments qui se mélangent : les films sont aussi des souvenirs de séances, de micro événements.

**AFR.** Moi, j'ai néanmoins des souvenirs de soirées de cinéma en VHS : je peux te décrire tout le processus de sélection démocratique auquel participaient quatre amis au moment de choisir nos films au club vidéo et ensuite la discussion pour décider dans quel ordre on allait les regarder ! On peut donc aussi bâtir des souvenirs de cinéphile en dehors de la salle de cinéma, garder en mémoire des expériences marquantes. Et ne pas devenir élitiste parce qu'on aime



Double Indemnity (1944) – Barbara Stanwyck

le cinéma et qu'on en voit beaucoup. De ce point de vue, je pense que la cinéphilie actuelle est beaucoup plus ouverte que l'ancienne.

**Comme vous écrivez tous sur le cinéma, êtes-vous d'avis qu'il y a un risque à écrire sur les films à partir d'un visionnement sur ordinateur, par exemple, avec les liens qu'on nous propose souvent pour faire nos papiers ?**

**ACO.** C'est effectivement une question qu'on se pose tout le temps. On essaie toujours de voir le film dans le meilleur contexte, en lui assurant une vraie fidélité. Mais quand je n'ai pas pu le voir sur grand écran, il me reste toujours en tête la question : aurais-je vu ce film autrement si je l'avais vu en salle ?

**AEC.** C'est le doute de n'avoir pas vu le film comme il faut. Hier j'ai vu quatre films pour le travail. Il y a eu un moment où je voulais mourir ! Je sentais mon déficit d'attention, je me demandais si le film était vraiment mauvais, si les conditions de visionnement étaient convenables, si c'était moi qui étais saturé, qui perdais l'esprit... Dès que ta cinéphilie devient un travail, elle s'apparente à une sorte de gestion de données : je gère ma cinéphilie qui désormais englobe mon travail ! Et je me retrouve à traiter les films moins comme des œuvres que comme des données que je dois gérer. Et si je dois écrire un texte, toutes ces questions surgissent.



Berberian Sound Studio (2012)

**On parle souvent de l'appauvrissement de la critique cinématographique – pas seulement chez nous : le fait que les critiques travaillent très fréquemment à partir de visionnements sur leur ordinateur peut-il, en partie, être responsable de cet état de fait ?**

**AFR.** J'ai du mal à imaginer que ce serait là la source du problème. Le problème est vaste ; c'est celui de la critique culturelle en général. Pour un critique professionnel, écrire un papier et prendre connaissance de l'œuvre sont deux obstacles sur le chemin vers le chèque de paye ! C'est impossible de tout lire, mais je

trouve ça fou de penser qu'il y a des gens qui lisent les 50 premières pages d'un ouvrage, plus le communiqué de presse de l'éditeur, et leur article est fait... C'est triste à dire, mais notre cinéphilie est devenue une cinéphilie de compromis. Je voudrais bien tout voir en salle, mais ce n'est pas vrai qu'il va y avoir une rétrospective du cinéma d'horreur italien des années 1960 dans les prochaines semaines... Alors, soit je fais une croix sur ces films-là, soit j'accepte de télécharger ce que je peux trouver.

**De façon générale, l'abondance des sources désormais disponibles, vous permet-elle d'accéder plus facilement à une culture cinématographique ?**

**ACO.** Oui, sûrement. Quand j'étais étudiante et que je vivais à Paris, il y avait beaucoup de choix, beaucoup de salles, je cherchais à voir toutes sortes de films, notamment des films classiques. Mais quand tu as 15 ans aujourd'hui, devant cette abondance, je me demande comment tu peux arriver à t'orienter, comment tu fais tes choix...

**AEC.** C'est l'entonnoir ! Tu commences avec Spielberg, qui t'amène à Lucas, etc. Au club vidéo, tu te retrouves dans la section internationale et tu te souviens qu'on t'a dit que *Star Wars* avait été inspiré d'un film japonais et tu découvres *La forteresse cachée* et Kurosawa. Et là, c'est fini ! Ça fait boule de neige. Pour une certaine cinéphilie, le programmateur de salle, avec son cinéma de répertoire, a servi de guide. Mais pour toute une génération, la nôtre, c'est la façon dont les films étaient organisés dans le club vidéo qui nous a amenés à découvrir plein de choses. Dans vingt ans, quand une revue réunira une table ronde comme celle de ce matin, on va comprendre que c'est à travers Netflix que s'est constituée la nouvelle cinéphilie. Il arrive un moment où tu décides d'aller explorer toutes ces « branches », jusqu'à ce que tu arrives à un cul-de-sac : j'ai fait Kurosawa, qui m'a amené à Mizoguchi, puis j'ai découvert la nouvelle vague japonaise. Mais ces films-là, le club vidéo ne les a pas ! Et, comme Alexandre le disait, il n'y aura pas de rétrospective à la Cinémathèque dans les prochaines semaines, mais il y a les catalogues des Blu-ray étrangers, les films en ligne, les téléchargements, etc. Du coup, tu développes ta cinéphilie dans ce bassin-là.

**ACO.** Mais après les salles, ce sont les clubs vidéo qui ferment... Comment va désormais se constituer une cinéphilie ?

**Ce qui m'emmène à vous poser la question suivante : Êtes-vous curieux de l'histoire du cinéma, au sens large, cinéma muet inclus ?**

**AFR.** Moi, j'ai du mal à m'en tenir au cinéma actuel. « Born too late » ! Je n'ai jamais autant de plaisir avec un film contemporain que quand je m'assume et que je regarde des films des années 1960-1970. J'ai même regardé des Louis Feuillade à la maison.



Under the Skin (2013)

**AEC.** Parfois je dois me reprendre et me dire : « Il y a longtemps que je n'ai rien vu d'avant les années 1970 ». Mais ma cinéphilie s'étant constituée très librement, de manière un peu chaotique, je suis souvent porté à suivre mes envies, à aller explorer tel ou tel filon...

**AFR.** Les cinéphilies vont de moins en moins être des cinéphilies de cinéma officiel. Il va y avoir beaucoup de redécouvertes. On aime tous *Citizen Kane* et quelqu'un qui tombe dans le cinéma des années 1940 devrait être excité, mais combien de textes peuvent encore être écrits sur *Citizen Kane* ? Il va falloir élargir, savoir pratiquer une cinéphilie de la découverte, développer une cinéphilie de la prospection historique.

**P.P.** Il suffit que Criterion publie un coffret de cinq films d'Allan King pour nous faire prendre conscience que ce cinéaste était un des grands documentaristes de son temps. Il est intéressant qu'on se positionne un peu face à l'autorité, quelle qu'elle soit, qui décide que tel ou un tel cinéaste est grand. Le canon est important quand tu as 14 ou 15 ans, mais vient un moment où tu peux te permettre une opinion qui se situe au-delà des canons et décider que tel cinéaste, qui a été écarté de l'histoire officielle du cinéma est, selon toi, un artiste majeur...

**AFR.** Je me souviens très bien quand la liste des 100 films de l'American Film Institute a été publiée, je l'avais apportée au Blockbuster d'Aylmer qui, lui-même, avait fait des listes et j'essayais de compléter celle de l'AFI : ce n'était pas la meilleure des listes, mais elle m'a fait regarder autre chose que des nouveautés.

**AEC.** Tu as besoin d'un guide à un moment donné ; les listes ont joué ce rôle. Aujourd'hui, étant donné qu'à peu près tout est disponible, tu as encore plus besoin de guide ! On ne parle plus de ce qui est à l'affiche en salles, mais de tout ce qui est disponible sous toutes les formes qu'on a évoquées. Il y a désormais toutes sortes de listes qu'on peut facilement trouver sur Internet.

**Mais à qui allez-vous faire confiance ?**

**PP.** Si c'est à Netflix, qui met une étoile et demie à *Under the Skin*, tu es à côté de la plaque !



Singin' in the Rain (1952)



Les parapluies de Cherbourg (1964)

**AEC.** Mais tu peux trouver autre chose sur Internet. Par exemple, autour de MUBI, qui est plus qu'une plateforme de streaming à la Netflix, plus ciblée Art et Essai, s'est constituée une communauté de cinéphilie qui a établi la liste des 100 meilleurs films japonais de tous les temps, une liste qui est à l'opposé des canons habituels, une liste de cinéphilie, pour cinéphilie.

**Est-ce que vous revoyez beaucoup de films? Ce qui est devenu relativement facile avec la quantité de films publiés sur DVD.**

**AFR.** Il y a des moments où j'ai l'impression de voir toujours les mêmes films... Puis je me dis : « Il faut que je voie des films que je ne connais pas, que je découvre des choses nouvelles ». Déjà, entre 10 et 15 ans, je voyais, et revoisais, beaucoup plus de films que mes amis, et de manière beaucoup plus obsessionnelle. Et je lisais les critiques (terribles!) des chroniqueurs du *Droit*.

**P.P.** Il y a des films que tu as presque peur de revoir, de crainte qu'ils ne soient pas aussi bons que dans ton souvenir. Pour moi, c'est aussi une question de partage : j'aime revoir, avec ma copine ou des amis, un film que j'ai beaucoup aimé – *Cris et chuchotements*, par exemple. Revoir, c'est beaucoup pour partager. Il s'agit toujours de films que j'ai adorés, qui m'ont interpellé.

**ACO.** Avec l'accessibilité nouvelle que permettent le DVD et le téléchargement, je suis désormais presque essentiellement dans le mode rétrospectif : je vois de moins en moins de films récents. J'adore Barbara Stanwyck, alors je vais regarder tout ce que je peux trouver de ses films. Souvent, cela fait du bien de se rabattre sur des valeurs sûres, des films qui nous sont précieux.

**Vous avez utilisé le mot « partage ». Vous écrivez tous sur le cinéma, sur les films que vous voyez : est-ce là aussi une forme de partage ?**

**P.P.** Oui, écrire sur les films est un geste qui vient directement de notre cinéphilie.

**AFR.** Sauf que la critique qui consiste à donner son opinion sur les films qui viennent de prendre l'affiche me semble de plus en

plus inutile : c'est « plate » ! Et c'est là que l'Internet intervient pour me faire découvrir des films inconnus sur lesquels j'ai le goût d'écrire pour que, justement, ils ne restent pas inconnus. J'ai alors l'impression de redonner vie à un film qui n'en a plus, qui n'a même pas de distribution. La critique devrait effectivement être un geste de partage, dans l'espoir de créer une communauté de spectateurs. D'autant plus que dans la communauté des critiques il y a une uniformisation désolante : toutes les listes de fin d'année se ressemblent, comme si tout le monde n'avait vu que les mêmes quinze films... Sans compter qu'avant même de les avoir vus, ils savent qu'ils vont être bons ! Les critiques ne prennent plus de risques : ils ne défendent pas un film moins maîtrisé, mais plus audacieux.

**Plus largement, votre cinéphilie, votre passion pour le cinéma, est-ce quelque chose que vous réussissez à partager ?**

**P.P.** Moi je pense avoir vu *Singin' in the Rain* soixante fois. Si le film passe à la Cinémathèque, je vais retourner le voir et je suis à peu près certain que 90 % des spectateurs dans la salle ce soir-là l'ont déjà vu. Le partage est là, il existe. Ton opinion n'est pas plus valable que celle d'un autre, mais c'est bien que ça déborde et que tu sentes le besoin d'en parler avec quelqu'un d'autre. Il y a des films que tu vois seul et que tu voudrais revoir immédiatement avec une autre personne pour pouvoir en parler.

**ACO.** Il y a aujourd'hui de nouvelles pratiques qui se sont développées grâce à l'Internet et qui fonctionnent essentiellement sur cette base. Les gens sont en réseau – sur Letterboxd, par exemple – et réagissent au jour le jour à ce qu'ils ont vu. Ça devient une occasion de se parler, d'échanger des opinions.

**Y a-t-il une comparaison possible entre votre fréquentation des films et celle des œuvres littéraires, musicales, picturales ?**

**AFR.** Je suis très sensible aux liens entre la musique et le cinéma. Quelles que soient les époques, des liens se tissent entre les œuvres de multiples disciplines. Le cinéma n'existe pas dans une sorte de vase clos, fétichiste.

**PP.** C'est sûr que d'avoir été nourri par la littérature, la musique, permet une meilleure compréhension des films. Quand tu vois *Citizen Kane* à 15 ans, sans ce bagage culturel, tu ne peux en comprendre qu'une partie.

**AEC.** J'ai décidé que le cinéma serait ma passion principale, mais au moment d'écrire sur un film, je sais que je dois être sensible à cet entrecroisement entre les différents arts. Tu essaies d'avoir une vue d'ensemble. Si la cinéphilie est un processus de découverte, il serait malsain de s'arrêter en route...

Mais je me rends compte que la cinéphilie contemporaine est une cinéphilie qui doit admettre qu'il n'est pas possible de tout voir, pas plus que de saisir la multitude des interactions à l'œuvre. Il va de soi qu'il y a eu d'autres époques où pouvait exister une cinéphilie plus canonique, plus consensuelle, plus délimitée par le temps et la disponibilité des œuvres.

**AFR.** Moi, je suis passé par le cégep et l'université en cinéma où les gens qui t'enseignent tiennent à te donner l'impression qu'il y a des informations objectives. Or, il y a un examen à la fin du cours et à la question, la réponse est « Oui, sauf que... ». Il y a donc eu un moment dans ma vie où j'ai eu l'impression que c'était ça l'histoire, que les choses s'étaient passées comme ça. Aujourd'hui, chaque film que je vois me fait découvrir qu'il y en a cinq autres dont je ne connaissais pas l'existence ! Il y a un processus de découverte qui est à l'œuvre.

**AEC.** Plusieurs d'entre nous n'ont pas vu tout Bergman, mais presque tout Mario Bava. Moi, ça ne me gêne pas. Je trouve ça même assez merveilleux ! Et tu n'es pas un mauvais cinéophile pour autant. Tes références ne sont pas les mêmes que celles de ton copain : toi, tu as vu tout Hitchcock, lui, n'en a vu que trois... Il va y arriver un jour, ou il ne va pas y arriver, parce que le temps manque et qu'il y a trop de choses à voir. Puis, il y a des films qui t'échappent...

**AFR.** Quand j'habitais encore l'Outaouais et qu'il y avait un choix de films limités à acheter, je venais à Montréal tous les deux mois et j'allais m'approvisionner à La Boîte noire. Je me souviens d'être revenu d'une de ces expéditions avec *Tokyo Drifter* de Suzuki, un DVD Criterion à 40 ou 50 dollars. J'étais fier de mon acquisition, fier aussi de pouvoir faire découvrir un film comme ça à mes amis.

**AEC.** Moi, mon bon coup, c'est d'avoir dépensé soixante dollars pour le coffret 3 disques des *Sept Samouraïs*. Quant à *La condition humaine* de Kobayashi, quand je l'ai trouvé, je suis rentré à la maison et l'ai regardé d'un trait, les trois épisodes, plus de neuf heures : ma journée y a passé ! Ce sont des événements que je me suis créés moi-même. Et ce week-end, on va se réunir entre amis pour regarder *A Brighter Summer Day* d'Edward Yang qui était introuvable depuis longtemps et que Criterion vient de publier.



Tokyo Drifter (1966)

Le film fait quatre heures et demie, tu ne dois pas regarder ça tout seul, alors autant faire un souper et le regarder en gang !

**P.P.** Faut admettre que la nostalgie joue aussi et que ton objectivité a des limites. On n'est plus sur le terrain d'un débat objectif, c'est l'amour du cinéma qui l'emporte ! Ce sont des attachements qu'il faut d'ailleurs tester périodiquement. Moi, je regarde *Les parapluies de Cherbourg* chaque année. Il ne faudrait pas qu'un comportement boulimique face au cinéma nous fasse perdre ces moments-là.

**AFR.** Moi aussi, j'ai des films de chevet. Tu dois presque accepter de relativiser ton opinion, voir les défauts. Mais tu vois le film différemment ; tu accroches sur une scène différente ; un personnage qui n'était qu'un élément de décor devient important. Il y a des bons films qui ne supportent pas d'être revus, mais les grands films, ceux qui ont une vraie vie interne, tu peux les revoir souvent : à chaque nouveau visionnement de *La dolce vita*, tu trouves des choses nouvelles pour chaque personnage. <sup>24</sup>

1. Le spectateur de cinéma : une mémoire unique, conférence de 2010 reprise dans le numéro 79, de septembre 2011, de la revue *Trafic*.

Apolline Caron-Ottavi : Membre du comité de rédaction de *24 images* et du comité de programmation des Rencontres internationales du documentaire de Montréal (RIDM), elle co-programme également le cycle « Cinémathèque interdite » à la Cinémathèque québécoise.

Ariel Esteban Cayer : Directeur du volet Film POP de POP Montréal, programmateur au festival international de films Fantasia de Montréal et critique pour les revues *Panorama-cinéma* et *24 images*.

Alexandre Fontaine Rousseau : Membre des comités de rédaction de *24 images* et de *Panorama-cinéma*, il anime une émission de musique à CISM et a dirigé l'ouvrage « Vies & morts du Giallo ».

Pascal Plante : Cinéaste (*Blonde aux yeux bleus*), cofondateur de la société de production Nemesis Films et l'un des fondateurs de *Point de Vues*, un podcast et un site Web entièrement dédié au cinéma.